

L'exotisme d'ici et d'ailleurs

Christian COIFFIER

Maître de conférences du MNHN et chargé de mission au musée du quai Branly, Paris.
(UMR 7206 – Eco-Anthropologie et Ethnobiologie)
coiffier@mnhn.fr et cco@quaibrantly.fr,

Le mot « *exotique* », issu du grec « *exotikos* » signifiant ce qui est « *étranger et extérieur* », est utilisé depuis le XVIII^e siècle pour désigner ce qui n'appartient pas aux sociétés occidentales. Il fut un temps où étaient considérés comme peuples exotiques tous ceux qui n'étaient pas d'origine européenne, et plus spécialement les habitants des pays tropicaux. Par extension, l'adjectif « *exotique* » désigne quelque chose de bizarre. Le mot dérivé « *exotisme* » est appliqué au goût pour les cultures très différentes de celles de l'Europe. Ce mot a acquis, avec le développement des vacances sous les tropiques, une connotation plutôt positive comme symbole de soleil et de cocotiers. Celle-ci a évolué avec la globalisation, avec les migrations et avec le développement des transports aériens au point que l'on assiste de nos jours à un renversement de situation. Les peuples considérés jadis comme exotiques conçoivent parfois la civilisation occidentale comme exotique. Certains d'entre-eux se sont d'ailleurs pleinement intégrés aux sociétés occidentales et ils ont importés avec eux leur art de vivre comme la nourriture ; le couscous, par exemple, a perdu son caractère exotique pour devenir un plat commun de la cuisine française. De même, de nombreux Chinois apprécient l'exotisme des vignobles bordelais et ils considèrent Paris comme une ville romantique. Peut-on parler alors d'un romantisme exotique ?

L'un des ouvrages de l'ethnologue Georges Condominas (1965), qui vient de nous quitter au mois de juillet dernier, était intitulé *L'exotisme est quotidien*. L'auteur n'appréciait guère ce titre choisi par l'éditeur bien qu'il fut à même d'analyser l'exotisme du fait de son expérience du regard des autres sur sa propre personne de métis franco-vietnamien. Son introspection lui a permis de faire une expérience de terrain chez les montagnards du Vietnam considérés à cette époque comme des « sauvages » par les membres de sa parenté vietnamienne. Georges Condominas a formé de nombreuses générations d'étudiants ethnologues, dont je fus et il a su leur transmettre son sens du respect de l'Autre. Pour lui, la formation au métier d'ethnologue passait inévitablement par un long séjour sur le terrain d'au moins une année avec une immersion totale au sein de la société étudiée. L'apprentissage de la langue était l'élément indispensable de la rencontre de l'Autre et de la compréhension des structures de la société de celui-ci.

Il s'avère que dans les années soixante le mot ethnologie a été trop souvent assimilé avec celui d'exotisme par le grand public. Ce fut cependant l'époque où l'ethnologie était à la mode chez les intellectuels des salons parisiens. Grâce aux travaux de Claude Lévi-Strauss, reconnus internationalement, les ouvrages d'ethnologie se vendaient très bien dans les librairies. La fin des années soixante-dix a vu, cependant, le commencement du déclin de cette science qui n'en était pourtant qu'à ses débuts. Les nouvelles idées issues de la contestation des années soixante-huit ont cloué au pilori l'ethnologie qui fut accusée de tous les maux. Les accusations les plus virulentes émanèrent d'ailleurs du sein même de la profession. Michel Panoff (1977) a analysé cette période dans un petit livre intitulé *Ethnologie ; le deuxième souffle*. L'auteur se fait l'avocat de cette science dite en déclin par certains et vouée aux gémonies par d'autres. Il écrit ainsi (1977 : 9-10) : « *Que pensez alors (...) de ces ethnographes qui ne s'interrompent de vitupérer l'expérience de « terrain » (...) que pour aller solliciter les fonds qui leur permettraient de partir outre-mer, et de ces doux et humbles qui s'emparent de toutes les tribunes disponibles pour annoncer que le discours, quel qu'il*

soit, est nécessairement un instrument de domination ? Comment peuvent-ils, à moins d'être d'aveugles masochismes ou des augustes de cirque, pratiquer une seule heure de plus un métier qu'ils honnissent avec tant de passion ? ».

Plus de trente années ont passé depuis les réflexions de Michel Panoff au sujet de l'ethnologie et celles-ci demeurent plus que jamais d'actualité. Cette science a diversifié ses sujets d'étude au point de se diluer trop souvent au sein d'autres sciences humaines comme l'histoire, la sociologie, la psychologie, etc. En France, les attaques contre l'ethnologie n'ont pas cessé et leur virulence a été exacerbée par le transfert au nouveau musée du quai Branly des objets ethnographiques conservés depuis plus de soixante ans au musée de l'Homme. Le début du nouveau millénaire a apporté encore plus de confusion dans l'esprit du grand public au sujet de l'ethnologie. Journalistes, réalisateurs de documentaires, simples voyageurs s'affublent parfois dans les médias, du titre d'ethnologue dès qu'ils ont visité durant quelques jours, voir quelques semaines, des « tribus » éloignées. Il est vrai que leur métier d'homme de média leur permet de présenter, de façon plus attrayante que les ethnologues professionnels, leurs aventures de terrain. La recherche du sensationnel, du mystérieux et de l'insolite a trop souvent dévoyé la simple présentation des faits. Les agences de voyages charrient chaque jour dans les marécages, les savanes et les forêts profondes d'Afrique, d'Amazonie et de Nouvelle-Guinée, leur lot de touristes en quête d'exotisme. Et les peuples dits « Premiers » se prostituent contre quelques dollars pour leur présenter les « miettes » de leur culture. Ce type de relation avec les Autres se trouve ainsi dans le droit fil de celui des zoos humains du début du XX^e siècle (Blanchard, 2011). L'esprit et le but restent le même ; gagner de l'argent sans se soucier de l'impact de cette opération, tant sur les populations en question que sur les spectateurs ou les auditeurs. Cependant toutes les formes de tourisme ne sont pas forcément critiquables et sont même parfois dignes d'intérêt pour des recherches ethnographiques.

Le monde a considérablement changé depuis ces trente dernières années et de nombreux ethnologues n'ont guère pris acte de ces changements sur leurs terrains respectifs. Bien peu ont consacré leur vie à l'étude d'une seule société, si bien que nous ne possédons souvent que des connaissances très fragmentaires sur les sociétés étudiées. Un certain nombre de pratiques inhérentes à la profession ont d'ailleurs peut-être nui à l'évolution de la science ethnographique. Ainsi, le *tabou* consistant à ne pas travailler sur le terrain d'un autre ethnologue a empêché la pluralité des points de vue au sujet d'une même société. Heureusement, un certain nombre d'ethnologues ont repris à leur compte les travaux effectués une ou deux générations avant eux par les pionniers de la profession. Je fais partie de cette catégorie. En effet, étant rentré tardivement dans la profession après avoir fait des études d'architecture, j'ai volontairement recherché un terrain qui avait été déjà « débroussaillé » par d'autres. J'estimai que le temps m'aurait manqué si je m'étais attelé, à l'âge de quarante ans, à l'étude d'une société vierge de toute étude géographique. J'ai donc longtemps hésité entre deux terrains exotiques, le quartier de Barbès à Paris ou un village du Sépik en Papouasie Nouvelle-Guinée. J'ai finalement porté mon choix sur le second terrain et abandonné le premier car, habitant dans ce quartier, je pensais que je n'aurai pas eu assez de distance pour l'étudier. C'est donc avec les encouragements de mon directeur de thèse Georges Condominas que j'ai osé aller travailler sur les « terres » du couple Gregory Bateson (1932, 1971) et Margaret Mead (1963), devenu par la suite le fief d'un groupe de chercheurs de l'université de Bâle dirigé par le professeur Schuster. J'avais bien pris soin de ne pas empiéter sur le terrain de mes collègues suisses. Mon projet de recherche se démarquait du leur puisque je comptais étudier les relations d'une société de pêcheurs-horticulteurs (les Iatmul) avec son environnement végétal à travers ses techniques (et particulièrement l'architecture). Ces recherches ne pouvaient que compléter celles effectuées par les ethnologues suisses. Je dois reconnaître que mon désir de travailler dans cette région de Nouvelle-Guinée m'était dicté par un certain attrait pour l'exotisme et cela fait, maintenant, plus de trente ans que je mène des

recherches au sein de la société iatmul où j'ai effectué une douzaine de missions qui totalisent plusieurs années de terrain (Coiffier, 1994). J'ai ainsi pu observer les changements et les adaptations de cette société qui a su conserver son attrait exotique tant aux yeux des étrangers qu'auprès de ceux des autres peuples constituant la nation de Papouasie Nouvelle-Guinée. Ma perception de l'exotisme des Iatmul s'est ainsi considérablement modifiée avec le temps.

C'est à l'occasion de la préparation d'une exposition concernant l'expédition française de *La Korrigane* qui sillonna le Pacifique dans les années 1935 et particulièrement le fleuve Sépik et la région iatmul, que je me suis intéressé à l'exotisme (van den Broek d'Obrenan, 1939). Il m'est rapidement apparu que cette expédition présentée comme scientifique n'était finalement, pour ces jeunes organisateurs, qu'une recherche d'exotisme exacerbée par la récente exposition coloniale de Paris en 1931. Les recherches effectuées autour de cette expédition m'ont conduit à utiliser une méthode de recherche d'information, tant sur le terrain océanien dans les pays visités que sur le terrain parisien auprès des familles des voyageurs de *La Korrigane* et dans les musées conservant les objets collectés par ces derniers. Cette méthode m'a permis de mettre en relation de façon inattendue, le voyage de *La Korrigane* avec les travaux de Margaret Mead à travers une grande peinture biwat collectée par l'ethnologue et achetée quelques années plus tard par les membres de l'expédition (Coiffier, 2001 : 202-203). Mes recherches m'ont conduit d'une part à essayer de comprendre les us et coutumes des trois familles des voyageurs de *La Korrigane* par l'intermédiaire de leurs descendants. J'ai cherché également à comprendre leurs motivations pour réaliser ce voyage autour du monde de plus de deux années et quels avaient pu être leurs critères de choix dans l'acquisition des deux mille cinq cent objets ethnographiques rapportés. Mais d'autre part, je me suis rendu dans les différents villages visités par eux pour aller à la rencontre des descendants des personnes qui leur avaient vendus ces objets. Après quelques mois de navigation à travers les archipels du Pacifique, ces touristes épris d'exotisme, s'étaient révélés des apprentis ethnologues sérieux à la fin de leur périple. Ils avaient en effet recueilli des informations de terrain sur les objets du Sépik qui se sont avérés dignes d'intérêt pour des scientifiques. La recherche de l'exotisme les avait finalement incités à comprendre les hommes et les femmes qu'ils avaient en face d'eux à travers leur culture matérielle. Mais, déjà à cette époque, les Iatmul avaient acquis depuis plus d'une vingtaine d'années l'expérience du troc avec les voyageurs européens reconnus vraisemblablement comme exotiques à leurs yeux.

Comme un certain nombre de peuples océaniens, les Iatmul ont pris conscience depuis longtemps de l'attrait exotique qu'exerce leur société sur les étrangers et même leurs propres compatriotes. En effet, diverses caractéristiques focalisent l'intérêt des Occidentaux depuis les premiers contacts au début du XX^e siècle et cet attrait ne s'est pas démenti depuis un siècle. Les diverses vagues d'évangélistes de toutes religions n'ont pas réussi à neutraliser ce peuple réputé guerrier et belliqueux. Il est vrai que leur réputation de « chasseurs de têtes » a grandement favorisé leur exotisme aux yeux des étrangers. Pourtant d'autres sociétés de Nouvelle-Guinée, possédant les mêmes pratiques, n'ont pas atteint le degré de célébrité des Iatmul. Il semble que d'autres particularités aient contribué à la valorisation de ces derniers, comme l'habileté de leurs artistes pour le sur-modelage des crânes ancestraux, pour réaliser des sculptures esthétiques et pour construire de prestigieuses architectures. Plus que d'autres populations du fleuve Sépik, les Iatmul ont su capter l'intérêt des ethnologues, comme Gregory Bateson et Margaret Mead, et de beaucoup d'autres à leur suite. Pourtant de vastes pans de leur société, comme leurs conceptions religieuses, demeurent encore bien mystérieuses. Il est regrettable que certains auteurs d'ouvrages récents concernant cette société se soient laissés bercer par un certain exotisme littéraire et n'aient pas essayé de se rendre sur le terrain pour y décrypter sa réalité environnementale. Ainsi l'ouvrage *Naven, ou le donner à voir. Essai d'interprétation de l'action rituelle* de Michael Houseman et Carlo

Severi (1994), qui vient d'être récemment republié (2009), ne permet guère de faire progresser la connaissance au sujet des rituels iatmul *naven* décrits primitivement par Gregory Bateson. Ce dernier écrit ainsi (1971 : 13) : « *On accomplit les cérémonies naven pour célébrer les actes et exploits du laua (enfant de sœur). Chaque fois qu'un laua – garçon ou fille, homme ou femme accomplit un acte culturel donné, et spécialement lorsque l'enfant l'accomplit pour la première fois de sa vie, le fait peut-être célébré par son wau* » et j'ajouterai par de nombreux autres membres de sa parentèle. Le fait que divers participants à ces rituels se présentent travestis avec des vêtements du sexe opposé a exacerbé leur aspect exotique aux yeux des ethnologues, des psychanalystes et des psychologues.

Ainsi, sans jamais s'être rendus sur le terrain, les auteurs Michael Houseman et Carlo Severi (2009) prétendent renouveler les analyses faites par le célèbre ethnologue anglais de « *l'ensemble de comportement que les Iatmul de Nouvelle-Guinée appellent « naven » en montrant : « que l'action rituelle implique la mise en place de réseaux complexes de relations, engendrés par la condensation de modes relationnels contradictoires* » (extraits du texte de la quatrième de couverture). Il est regrettable que les deux auteurs aient utilisé une méthodologie de recherche qui ne pouvait mener qu'à un échec, malgré l'énorme travail d'analyse accompli, et nous allons expliquer pourquoi ! Houseman et Severi se sont contentés de la lecture des écrits des ethnographes ayant travaillé chez les Iatmul sans faire le moindre terrain en Nouvelle-Guinée. Ils se sont ainsi privés d'éléments de connaissance sensoriels qui auraient pu leur apporter un éclairage nouveau sur leurs judicieux questionnements. Ils n'ont pu percevoir l'environnement très particulier dans lequel baigne la société Iatmul ni par leur ouïe, ni par leur vue, ni par leur odorat, ni par leur toucher. Ils n'ont pu percevoir les milliers de petits éléments qui interagissent dans l'organisation cosmologique locale et qui aurait pu leur permettre de comprendre certains comportements rituels. Ils n'ont pu percevoir à travers les textes des ethnologues l'intensité des émotions exprimées par les différents participants à ces *naven*, car l'expression des émotions se trouve être une des caractéristiques principales de ces rituels. C'est pourquoi, ils évoquent la honte du *laua* face aux démonstrations de son *wau*, alors qu'il s'agit plutôt de pudeur, ce qui n'est pas la même chose.

Les analyses des deux auteurs se sont basées principalement sur les données recueillies entre 1932 et 1935 par Gregory Bateson, ainsi que sur celles collectées par les ethnologues suisses ; Brigitta Hauser-Schäublin (1977), Milan Stanek (1983), Jurg Wassmann (1982, 1988), Florence Weiss (1981) au début des années 1970, mais également sur mes propres observations effectuées à la fin des années 1980 et sur celles d'Éric Silverman (2001) du début des années 1990. Les auteurs ne présentent malheureusement pas les contextes historiques de ces différentes données, ce qui est une lacune méthodologique importante. Bateson effectua, en effet, ses recherches à un moment-clé de l'histoire de la société Iatmul, soit quelques années après l'interdiction de la « *chasse aux têtes* » par l'administration australienne, ce qui représenta un véritable traumatisme pour celle-ci. Les ethnologues suisses travaillèrent sur le même terrain quarante ans après Bateson dans un tout autre contexte, c'est-à-dire après l'installation dans la région des missions catholiques qui agirent en profondeur sur les mentalités des jeunes générations de l'époque. Quand à Silverman et moi-même nous effectuâmes nos recherches après l'indépendance de la Nouvelle-Guinée alors que les peuples du Sépik avaient retrouvé la liberté de s'administrer par eux-mêmes. Ces trois changements ; interdiction de la « *chasse aux têtes* », christianisation et indépendance du pays avec début de l'urbanisation de la population iatmul, nous semblent représenter des données épistémologiques fondamentales pour aborder toutes analyses de rituels aussi complexes que les « *naven* ». Ainsi, les analyses de Houseman et Severi risquent-elles d'être faussées par des comparaisons diachroniques entre divers rituels qui ont invariablement changé dans le temps. Celles-ci se trouvent encore plus aléatoires du fait de leurs variations géographiques, car le peuple iatmul n'est pas monolithique, il est constitué de trois entités distinctes appelées

généralement Nyaura (à l'ouest), Palimbei (au centre) et Woliagwi (à l'est) qui chacune présente une organisation sociale propre avec un dialecte particulier (Coiffier, 1994 : 253-265). De plus, les auteurs n'ont pas tenu compte d'un fait important : plus de la moitié de la population iatmul se trouve maintenant urbanisée dans divers centres urbains de Nouvelle-Guinée. Les auteurs se sont laissés bercer par l'exotisme de la vie villageoise émanant des descriptions des ethnologues sans chercher à savoir si les rituels, sujets de leurs analyses, avaient encore lieu en ville et comment ils s'y déroulaient (Coiffier, 1994 : 266-270).

Ces critiques concordent avec celles d'un de mes informateurs, le père Charles, prêtre catholique iatmul originaire d'un village Nyaura. Ce dernier eut l'occasion, lorsqu'il se trouvait au grand séminaire de Port-Moresby, de lire et d'étudier les divers écrits de Bateson. Lors des discussions que nous eûmes en 2003 au sujet de la pertinence des recherches de Bateson sur les peuples iatmul, il me fit part de ses doutes concernant la méthodologie de travail de l'ethnologue. Pour le père Charles, de nombreuses interprétations faites par Bateson sont erronées, dans la mesure où celui-ci a utilisé, sans précaution, les données recueillies dans différents villages pour étayer ses analyses. Selon le père Charles, chacun des villages iatmul, même au sein d'un même groupe, possède ses propres coutumes pour exécuter des rituels *naven*, qui diffèrent ainsi selon la composition clanique locale. Il lui paraît donc totalement impossible de généraliser des faits et des pratiques à l'ensemble de la communauté iatmul. Nous pouvons donc imaginer, en tenant compte de cette critique, à quel point il faut être circonspect au sujet des analyses de Houseman et Severi qui les ont synthétisées, comme Bateson, en utilisant des données de niveaux diachroniques différents. Il est aisé de voir à la fin de leur ouvrage comment ces derniers se sont laissés abuser par les sirènes de l'exotisme en focalisant une partie de leur analyse sur les moins fiables des informations dont ils disposaient, celles du rituel *naven* organisé pour un jeune meurtrier ayant rapporté sa première tête. Aucun ethnologue n'a pu observer ce rituel dont la description, recueillie par Bateson, ne repose que sur des histoires transmises par ses informateurs. Houseman et Severi s'étonnent que ni Bateson, ni ses successeurs, n'aient utilisé ces données pour leurs analyses (2009 : 206). Ceci se passe de commentaires.

Conclusion

Comme les rituels *naven* durant lesquels chacun des participants joue un jeu de rôle, les personnes considérées comme exotiques s'assimilent à ceux qui les considéraient jadis comme exotiques. L'exotisme n'est plus ce qu'il était. Ainsi durant mon dernier séjour dans le village iatmul de Palimbei, l'année passée, en compagnie d'un groupe de touristes français, les habitants organisèrent une grande cérémonie pour nous remercier d'un don d'argent suscité à mon initiative et destiné à la réfection de la toiture d'une des maisons communes du village. Pour nous remercier, nos amis iatmul insistèrent pour me placer au centre du cortège des célébrants de la cérémonie, ce qui déplut fortement à l'un des touristes qui filmait la scène avec son caméscope, car je détruisais ainsi l'image de l'exotisme qu'il souhaitait rapporter en France. Il se trouve que ce touriste était d'origine cambodgienne. En analysant ma situation au sein du groupe de célébrant du rituel, je me suis aperçu que je m'y étais pleinement assimilé sans y avoir réfléchi à l'avance. Cette proximité, associée à l'émotion engendrée par l'atmosphère festive de ce rituel, car s'en était un, a totalement annihilé la distanciation nécessaire à mon analyse de la situation. Il n'est donc pas exclu que je sois devenu aux yeux de mes hôtes iatmul un élément exotique de leur société, comme je le suis devenu également aux yeux des habitants du quartier de Barbès où j'habite depuis une quarantaine d'années. L'introduction du téléphone mobile depuis deux années dans les villages iatmul devrait, selon moi, représenter une nouvelle étape importante dans les processus de changement de cette société et dans la redéfinition de son exotisme.

Bibliographie

- BLANCHARD, P., G. BOËTSCH et N. JACOMIJS SNOEP, Présentation de Lilian THURAM. (2011), *Exhibitions. L'invention du sauvage*, Actes Sud/musée du quai Branly.
- COIFFIER, Ch. (1994), *L'écorce et la moelle du rotin (tshimbekuvu, kwiya kuvu), conception iatmul de l'univers (Papouasie)*, Thèse de Doctorat en anthropologie sociale et en ethnologie, Paris, E.H.E.S.S., 5 vol., 2275 p., (multigraph.).
- COIFFIER, Ch. (2001), *Le voyage de La Korrigane dans les mers du Sud*, Paris, Hazan/musée de l'Homme, MNHN.
- CONDOMINAS, G. (1965), *L'exotique est quotidien, Sar Luk, Viêt Nam central*, Coll. Terre Humaine, Civilisations et Sociétés, Paris, Plon.
- BATESON, G. (1932), « Social structure of the Iatmul people of the Sepik River », *Oceania*, Vol. 2 : 245-291 et 401-453.
- BATESON, G. (1936, 1958), *Naven. A survey of the problems suggested by a composite picture of the culture of a New Guinea tribe drawn from three points of view*. Stanford (California), Stanford University Press, trad. française 1971 : J. P. Latouche et N. Safouan, *La cérémonie du naven*, Paris, éditions de Minuit.
- HAUSER-SCÄUBLIN, B. (1977), *Frauen in Kararau. Zur Rolle der Frau bei den Iatmul am Mittelsepik, Papua New Guinea*, Band.18, Basel, Basler Beiträge zur Ethnologie.
- HOUSEMAN, M. et C. SEVERI (1994), *Naven ou le donner à voir. Essai d'interprétation de l'action rituelle*, Paris, Fondation de la Maison des sciences de l'Homme/CNRS (1ère éd.).
- HOUSEMAN, M. et C. SEVERI (2009), *Naven ou le donner à voir. Essai d'interprétation de l'action rituelle*, Paris, Edition de la Maison des sciences de l'Homme/CNRS (2ème éd.).
- MEAD, M. (1963), *Mœurs et sexualité en Océanie*, Traduit de l'américain par G. Chevassus, Paris, Plon.
- PANOFF, M. (1977), *Ethnologie : le deuxième souffle*, Paris, Petite bibliothèque Payot.
- SILVERMAN, E. K. (2001), *Masculinity motherhood and mockery. Psychoanalyzing Culture and the iatmul naven. Rite in New Guinea*, The University of Michigan press.
- STANEK, M. (1983), *Sozialordnung und Mythik in Palimbei. Bausteine zur ganzheitlichen Beschreibung einer Dorfgemeinschaft der Iatmul East Sepik Province, Papua New Guinea*, Band 23, Basel, Basler Beiträge zur Ethnologie.
- VAN DEN BROEK D'ODRENAN, C. (1939), *Le voyage de la Korrigane*, préface de P. Valéry, Paris, Payot.
- WASSMANN, J. (1982), *Der Gesand an den Fliegenden Hund. Untersuchungen zu den totemistischen Gesängen und geheimen Namen des Dorfes Kandingei am Mittelsepik (Papua New Guinea) anhand der kirugu-Knotenschnüre*, Band 22, Basel, Basler Beiträge zur Ethnologie.
- WASSMANN, J. (1988), *Der Gesand an das Krokodil. Die rituellen Gesänge des Dorfes Kandingei an Land und Meer, Pflanzen und Tiere (Mittelsepik, Papua New Guinea)*, Band 28, Basel, Basler Beiträge zur Ethnologie.
- WEISS, F. (1981), *Kinder schildern ihren Alltag : Die Stellung des Kindes im ökonomischen System einer Dorfgemeinschaft in Papua New Guinea (Palimbei, Iatmul, Mittelsepik)*, Band.21, Basel, Basler Beiträge zur Ethnologie.